

Colloque

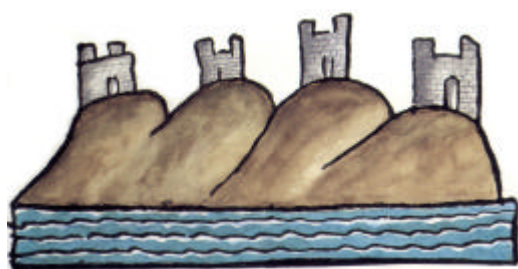
« Îles. Expressions de l'imaginaire »



<http://iles.over-blog.com>

<http://www.isulaviva.net>





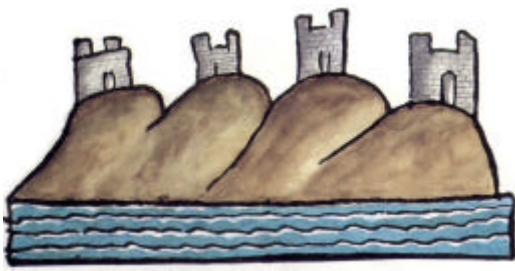
Colloque « Îles. Expressions de l'imaginaire »

Voilà un sujet de conversation insubmersible ! Et pitch d'un « colloque » qui réunira tout ce que la Corse et l'outremer comptent de femmes et d'hommes capables de parler de l'insularité et de leurs incessants « allers-retours ». Vous avez dit « mythe de l'éternel retour » ?

Nous parlerons aussi de cette « ubiquité symbolique », détectée puis expliquée par le philosophe Jean-Toussaint Desanti dans son texte bouleversant « Effacer la mer¹ ». Éditrices, écrivains, historiennes, universitaires, essayistes, psychologues, militants ou femmes politiques : ils seront à l'hôtel CORALIA, où s'organisera une fête savante « Îles. Expressions de l'imaginaire ».

Sont aussi prévus des repas et un confessionnal pour évoquer en particulier le « tourment de l'ailleurs », cette fatalité de tant d'îliennes et d'îliens dans le vaste monde.

Isula Viva



« Îles. Expressions de l'imaginaire »

« Être né en Corse, serait donc porter en soi, dans son extrême singularité, le tourment de l'ailleurs ». Cette phrase de Jean Toussaint Desanti (Effacer la mer¹) est-elle un sujet de philosophie ? Une enquête de journaliste ? Le pitch d'un film ou la trame d'un roman ?

Ce colloque « Îles. Expressions de l'imaginaire » va réunir à Ajaccio, des femmes et des hommes venus de tous les horizons de la création, de l'écriture et de la vie quotidienne en Corse et outremer. Éditrices, écrivains, historiens, universitaires, essayistes, psychologues, militants ou politiques : ils vont réfléchir avec nous, à cette « ubiquité ».

L'insularité a-t-elle produit des destinées extraordinaires comme la vie de **Pascal Paoli**² ou celle de **Brigida**³, une des toutes premières femmes médecins occidentales au XVII^e siècle ? Fatalité ? Souffrance ? Passion ou redoutable aiguillon ?

L'« ubiquité » domine et guide la vie des îliennes et des îliens. Du fait de leur « double origine », de leurs nationalités changeantes, de leurs résidences multiples, de leurs incessants « allers-retours » : comment vivent-ils ce « partir revenir » et ce mythe de « l'éternel retour » ? Que dire du changement de paradigme à chaque voyage ?

Des deux côtés de l'eau : une île est fantasmée. Le **sociologue Michel Maffesoli**⁴ évoque l'île en tant que « terreau des utopies ». Pour la télé-réalité, elle est « L'île de la Tentation », et bien souvent un « repaire de pirates ». Plus inquiétant, « chaque île a son monstre ! » remarque Xavier Casanova⁵ comme ceux rencontrés par **Ulysse** ou créés de toutes pièces dans « L'île du Dr Moreau » par HG.Wells... Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

Jean Toussaint Desanti dit que « le vide de l'au-delà des mers », lui a insufflé cette « précision » dans sa propre manière de faire de la philosophie.

Et vous ? Que pensez-vous de votre qualité d'insulaire pour observer le monde ? Pratiquer votre métier ? Réaliser vos rêves ? La dimension insulaire de votre personnalité et de votre art, favorise-t-elle l'imaginaire et la création ? Loin des colloques trop scolaires, formels, peu captivants pour les non-initiés, nous proposons de revenir sur « notre île et votre île », sujet de conversation éternel et insubmersible (!), lors d'une fête savante pleine de surprises et de plaisirs.

Nos liens sur Internet : « <http://iles.over-blog.com> » et « www.isulaviva.net » permettent la multiplicité des échanges, la mise en commun des savoirs. Voici un colloque de partage. Un colloque vivant d'un accès facile et clair pour tous.

Isula Viva

1 Jean-Toussaint Desanti. Effacer la mer dans La Corse une affaire de famille. Éditions du Quai. 1984. Marseille.

2 Antoine-Marie Graziani. Pascal Paoli. Père de la Patrie Corse. Éditions Tallendier. 2002. Paris.

3 Josette Cesarini-Dasso. Brigida. Éditions DCL Ajaccio. 2002

4 Michel Maffesoli. Les rendez-vous de l'Imaginaire.

5 Xavier Casanova. Codex Corsica . 2005 Éditions DCL Ajaccio.

Les textes

Colloque

« Îles. Expressions de l'imaginaire »



<http://iles.over-blog.com> et <http://www.isulaviva.net>

EFFACER LA MER

Texte de Jean-Toussaint DESANTI

Parler, non de la Corse, mais du fait d'être né en Corse, ne m'est possible qu'en première personne. J'écris à partir d'un lieu, Paris, où je vis depuis un demi-siècle. Jamais je ne m'y suis senti exilé. Chaque année pourtant (sauf pendant la guerre) je revenais en Corse. J'y reviens encore aujourd'hui. Mais je sais que jamais je ne quitterai tout à fait Paris. Or, à prendre le mot « origine » en son sens fort et premier, je n'ai d'autre origine que Corse. Aussi loin que je remonte dans le passé, toute ma parenté, aujourd'hui presque éteinte, a été corse. Ces gens ont vécu en des lieux très anciens que j'aime et connais - Vico, Evisa, Exiga-Suarella et, plus tard, vers le début du siècle dernier, Ajaccio.

Je constate ici ce qu'il me faut maintenant tenter de comprendre : cette dualité que je crois avoir vécue sans trop de tensions ni dommages. Aurais-je donc une double origine ? Dois-je dire que j'ai trouvé d'autres racines que celles qu'a nourries ma terre natale ? La culture acquise m'aurait-elle recouvert au point que je vivrais maintenant, tout environné de ses signes, comme dans un monde familier où j'aurais trouvé une autre naissance ? Où est le vrai en cette affaire ? Où suis-je né au juste, moi qui suis né Corse ?

A cette question je ne peux donner pour l'instant qu'une réponse énigmatique : je suis né à la fois en Corse et ailleurs, mais en des temps différents. Comment éclairer cette relation de la Corse, comme terre d'origine, à son « ailleurs » ? Comment comprendre l'articulation du temps des origines et du temps où les événements d'une vie s'enchaînent où ils prennent leur poids et leur tournure ? Telle est l'interrogation qui aujourd'hui encore m'inquiète et me laisse incertain.

« Ailleurs » : je crois avoir su ce que cela veut dire, et au plus près. C'était au temps où je sortais de l'enfance. Souvent, les nuits d'été, minuit déjà bien passé, pendant que les parents dormaient je quittais la maison, silencieux comme un chat. Sur le port d'Ajaccio, je retrouvais un copain. Nous errions sur le quai désert, sur la jetée, face à la mer. Et nous allions nous coucher dans une barque. Nous espérions confusément qu'elle partirait toute seule, que nous nous réveillerions « ailleurs », Dieu sait où. Or la barque restait immobile et à l'aube nous rentrions vaguement déçus et un peu transis. Il n'y avait pas d'« ailleurs » ? pour nous, sinon « quelque part ». Mais où l'atteindre et par quel chemin ?

En réfléchissant maintenant à ce désir ancien je ne peux simplement le repérer comme une envie de partir, d'aller vers d'autres lieux habités par d'autres hommes. J'y vois quelque chose de plus profond, né de l'angoisse que porte la mer. C'était plus qu'un désir de franchir cette frontière ; plutôt celui d'affronter l'indéterminé et, d'une certaine façon, de peupler ce désert marin. Les grecs anciens disaient parfois de la mer qu'elle est « le chemin » (pontos en leur langue). Ils l'appelaient aussi d'un autre nom : als, « la salée ». Et lorsqu'ils la nommaient ainsi ils la qualifiaient de « stérile » (atrugetos : « qui ne porte pas de moissons ») Le fond du ciel aussi était dit « atrugetos » : un mot pour signifier inaccessible », « désert », « infini » et « présent » pourtant. Assiégé par un infini visible et inhabitable : c'était donc cela qui devait m'inquiéter, sans que je le sache tout à fait. Et j'attendais peut-être de cette barque immobile qu'elle apprivoise l'étrangère qui me séparait et me tenait assigné à mon précieux lieu natal. Je désirais franchir l'informe, sans parvenir à le vouloir cependant. je m'en remettais à la barque et à la nuit.

D'autres souvenirs, plus anciens encore, me portent à penser de la sorte. Les paroles d'une grand-tante, un jour que du côté de Vico, au bord d'une rivière, avec quelques gamins de mon âge, nous avions tenté en vain de mettre le feu à un chêne. On nous avait ramenés, pas très fiers, sur la place du village. Là, debout devant l'église, la pauvre vieille se tordait les mains : « tinta di me, disoit-elle, in galera, andarete in galera, cume tutti quelli » (Pauvre de moi, aux galères, vous irez aux galères, comme tous ceux là, là-bas). Sans doute savait-elle de qui elle entendait parler. Mais moi, à six ans, cela me faisait rêver. Je croyais qu'elle parlait des hommes qui étaient partis quelques années plus tôt et n'étaient jamais revenus. J'imaginai qu'un jour ils avaient marché en cortège vers un endroit fabuleux nommé « Sagone », là où était la mer, et qu'ils y avaient disparu. Qu'ils erraient maintenant, ni tout à fait vivants, ni tout à fait morts, entre ciel et eau, n'ayant nulle terre où habiter, et que j'avais bien de la chance, moi, d'être à Vico, loin de ces lieux de malheur où la mer vous mangeait. Nul enfant corse ne craint plus aujourd'hui d'être « mangé par la mer de Sagone. Mais dans cette terreur enfantine et rêvée je ne peux m'empêcher de voir quelque chose comme ma marque d'origine : celle de ma native insularité.

Ce qui, après tant d'années, retient mon attention, ce n'est pas l'événement : le chêne brûlé, l'indignation de la tante et mon étrange rêverie. C'est le fait de me le rappeler maintenant, avec une netteté qui me le rend tout vivant, alors que d'autres souvenirs, tellement plus récents, demeurent dans la grisaille d'un pseudo oubli. Je me dis que ce qui revient ainsi au grand jour de la conscience adulte a dû posséder en son temps une grande force symbolique. En y réfléchissant aujourd'hui il me semble découvrir quelques fils par lesquels cette force tient encore à ma vie présente, si bien que ce qui demeure tapi dans ce passé n'y gît pas comme un poids inerte. Et de fait dans cette terreur de la mer se trouvaient rassemblés la terre comme lieu de refuge et d'habitation, le ciel comme inaccessible et présent, les hommes comme signes de la fuite et de la transgression, les femmes comme gardiennes de la terre et de sa loi, les morts enfin et les vivants aussi, dans leur indéchirable et inquiétante unité. La mer, la mer seule en son indétermination dévoilait l'unité de tout cela. Terre et ciel, hommes et femmes, morts et vivants, faisaient signe vers la mer symbolique: le lieu du rien, risque d'engloutissement, l'inhabitable abîme. Ainsi, ce qui faisait l'unité des dimensions habitables de cette terre familière (Vico) portait la marque d'un néant menaçant : un lieu d'errance, les limbes du monde humain, le règne de l'indécis où les formes se dissipent comme des nuées.

J'appellerai donc « marque de mon insularité » ce lieu charnel et ancien entre le réel et le rien, le familier et le menaçant, l'habitable et le désert. Etre né corse signifie pour moi avoir eu à assumer ce lien. Un indice de cette exigence m'apparaît dans la manière dont à m'arrive souvent de penser à la Corse. Je n'y vois rien de ce qui peut réjouir le cœur d'un Étranger : ni les rivages, ni les golfes, ni les cimes, ni l'air lumineux. Non. je ne vois rien de tout cela : je vois la solitude d'une femme en deuil, signe peut-être de l'abandon au cœur du rien.

Assumer donc. Cela peut s'entendre de bien des façons. Les gens de la Mer Egée, ceux de Crète, de Delos, de Rhodes, et bien d'autres encore ont dû assumer le lien entre « ici » et « ailleurs » qui marquait leur insularité. Ils l'ont fait, à leur corps défendant et malgré leur crainte, en universalisant leur « ici ». Ils ont constitué ce que les Grecs appelaient une « Koinè », une communauté d'échanges et de culture : ils furent navigateurs, marchands ou pirates.

D'Ulysse il est dit que « de beaucoup d'hommes il a vu les villes et connu les pensées ». La mer ambiante devint pour eux « pontos », passage vers l'habitable, lui-même habitable. Seul le grand large, au lointain des continents et des nés, restait l'inquiétant domaine des aventures hasardeuses.

Pour nous Corse l'histoire fut différente et il nous faut porter son poids. Pays assiégé, nos hautes vallées furent nos refuges. De la mer venait le danger. Nos ports (Calvi, Bastia, Ajaccio, Bonifacio) étaient des villes étrangères. Nous n'aimions pas les plages et les côtes, malsaines du printemps à l'automne.

On connaît le vieux proverbe de la piève d'Evisa : « Portu, Portu ! O tramanatu o mortu » (Porto, Porto, où tu en reviens infirme ou on t'en ramène mort).

Unifiés par la mer qui désignait nos bornes, la terre nous a divisés, singularisés à l'extrême. Ce petit monde si bien dessiné, qu'une vue aérienne nous livre aujourd'hui en son entier, a été formé de mondes multiples et séparés. Au milieu du siècle dernier encore la Balagna était un autre monde pour un habitant du Sartenais. Simples données ponctuelles mais qui comportent leur poids symbolique : la terre habitée, le sol qui porte les pas et où sont couchés les morts, la terre refuge nourricier, la terre, toujours la terre, irremplaçable en sa singularité.

Notre insularité était-elle donc à ce point contradictoire ? La borne maritime qui nous unifiait était-elle donc à ce point inquiétante qu'elle nous divisait tout autant, nous assignant à ces lieux de naissance et de clôture que furent nos vallées et nos pieve ? Oui, il en fut ainsi pour nous, je crois.

Et c'est pourquoi il nous a fallu assumer à notre façon notre lien charnel et ancien au réel et au rien, dont la terre et la mer portaient le symbole. A notre façon : c'est-à-dire celle qu'exigeait notre manière d'habiter cette terre. Il nous a fallu faire violence à ce lien : non pour le briser mais pour repousser l'un de ses termes : la mer symbolique justement, l'« ailleurs » qui nous assignait ; cette violence fut celle du renfermement la violence quasi-immobile et souvent silencieuse de celui qui croit porter sur soi sa terre, ses morts et sa loi, et qui trouve en cette possession l'assurance d'être en son lieu de refuge, hors d'atteinte. Rien n'était aboli pourtant du lien à quoi il était fait violence. C'est la marque de l'insularité que le vide de l'« ailleurs », vienne habiter le plein de l'« ici ». Ce fut, dans mon adolescence, l'ambivalence de la terre corse : le désir était à la fois d'en partir et d'y demeurer. Ce qui était bien le sens des simulacres de départ accomplis sur les quais d'Ajaccio certaines nuits d'été. Un départ immobile, en somme. Etre né en corse serait donc porter en soi, dans sa plus extrême singularité, le tourment de l'ailleurs ; l'angoisse d'avoir affaire à l'« Autre », l'habitant possible d'un dehors qui, menaçant de vider cette terre où nous sommes, la délimite pourtant et nous assigne à l'imaginaire sécurité d'un « dedans » bien clos. La a mer » qui nous borne et nous « mange », l'autre qui nous assigne à la terre et en vide la substance, tout cela fait une unité et engendre le germe d'une symbolique : celle de l'insularité corse. C'est pourquoi ni la Corse, ni son ailleurs ne désignent seulement des régions géographiques. Leur tension toujours présente, explicite ou masquée, est notre marque de naissance. Le dehors nous attache au-dedans et le dedans nous pousse au dehors, lequel à son tour, sans trêve ni fin, nous rattache encore au-dedans. Ce qui est nôtre, ce que nous retenons dans la violence immobile de notre terre habitée, c'est cette indéchirable connexion. Nous sommes cette connexion, difficile mais inoubliable. Il en est du fait d'être né corse comme de ces surfaces non orientables et qui n'ont qu'un seul côté. On ne peut le vivre à l'envers ; on ne peut le vivre à l'endroit, puisque l'endroit est en même temps l'envers. On le vit pourtant avec violence et entêtement.

Je parle pour moi seul, du lieu même où je vis, Paris, dont j'ai commencé par dire que jamais je ne m'y étais senti exilé, au point que j'éprouvais quelque inquiétude sur le lien (symbolique, bien sûr) où j'avais pris naissance : en Corse ou ailleurs. En répondant « en Corse et ailleurs » je semblais me proposer quelque énigme. Je commence à soupçonner que cette énigme va vers sa solution. A mon tour j'ai dû faire violence au lien natif de l'ici et de l'ailleurs. Et la façon dont j'ai eu à exercer cette violence fut mon autre naissance. Mon insularité comportait une marque qui m'était propre : l'inquiétude devant l'indéterminé. Je n'ai pas été conduit à repousser cette inquiétude, l'apaiser en cherchant refuge dans la singularité d'un habitat corse. Pour qui verrait la chose de l'extérieur, j'ai dû m'« exiler », partir à dix-huit ans. Ce fut une exigence culturelle. Ce à quoi je voulais me consacrer appelait le départ : encore une donnée insulaire, objective celle-là, et traditionnellement corse. Il fut un temps où il fallait s'instruire à Pise. De mon temps (et aujourd'hui encore, jusqu'à nouvel ordre) il fallait aller « sur le continent ». Ce qu'il importe de comprendre cependant ce n'est pas là motivation externe qui pousse au départ. Celle-ci est contingente et variable : gagner sa vie, poursuivre des études, etc. Ce qui demande à être éclairci c'est la structure de la situation de départ pour l'insulaire. Elle engendre un renversement partiel de la dialectique de l'« ici » et de l'« ailleurs ». Ce qui, depuis le lieu du refuge et de la clôture (le village corse dans notre cas), apparaissait comme l'indéterminé, l'ailleurs inquiétant, devient maintenant l'ici et exige la détermination : celle qu'apportent le travail,

l'école, l'universalité, le quartier, les amitiés, les amours. Mais le point d'où l'on est parti ne devient jamais un « ailleurs » (sinon géographique, ce qui a son importance). jamais ce lieu ne sera indéterminé puisqu'il porte la marque d'origine à partir de laquelle a été vécue l'angoisse de l'indétermination : la mer de Sagone dans mon cas, dont je pensais qu'elle avait « mangé » les hommes. Ce qui, comme terre d'origine, a révélé le mode d'être de tout « ailleurs », ce qui a livré la forme de tout « dehors », ne deviendra jamais un « ailleurs », si lointain soit-il dans l'ordre du voyage. Dans un autre « ici » (nommé « Paris », « Marseille », ou de tout autre nom), il gardera tout le poids symbolique d'un « ici » primordial. La situation de départ renverse la dialectique de l'ici et de l'ailleurs. Mais ce renversement ne consiste pas dans un simple échange de rôles ; la terre corse ne devient pas l'« ailleurs » de cet « ici » qu'est Paris. Elle demeure avec le sens d'un « ici » dans Paris même.

Or ce qui, pour tout homme, constitue l'unité de l'ici et de l'ailleurs c'est son corps, qui marque le monde de sa présence. Le renversement dont il est question ne peut donc manquer d'affecter le corps singulier : la manière dont il se manifeste au regard des autres, dont il rend visible (ou masque, c'est selon) sa marque d'origine. Ce peut être un gestuel, un accent, un retrait, une simple posture, une manière de poser la voix ou les yeux. Mais là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est difficile à dire. L'expression étrange, qui me vient à l'esprit est celle « d'ubiquité symbolique » : le fait pour le corps d'être symboliquement ailleurs que là où il est « effectivement ». Situation que le langage commun exprime très bien. « Son coeur est resté là-bas », dit-on, ou encore « il a laissé là-bas la moitié de lui-même ». C'est ainsi que symboliquement je ne suis jamais tout entier dans Paris, même si je me promène dans ses rues, même si je crois « dur comme fer » m'y trouver tout entier en ce moment même. Mon corps qui jamais ne m'abandonne porte la marque de ce qui fut et demeure mon « ici » primordial. Mais cet ici primordial est mon corps même en son point d'origine. Il ne manifeste plus maintenant l'inquiétude de l'indétermination, puisqu'à son tour, pour ce corps qui est mien, Paris est ici. je ne peux donc me trouver pleinement présent à Paris (c'est-à-dire sans éprouver l'angoisse de l'indétermination) que dans la mesure où mon corps est symboliquement « là-bas », sur la terre d'origine. C'est là le sens du renversement de la dialectique de l'ici et de l'ailleurs qu'engendre, pour le Corse enraciné, la situation de départ.

Se sentir exilé ou non, cela dépend peut-être de la manière, souvent contingente, dont on apprend à vivre cette situation symbolique. Elle peut engendrer la dualité, le conflit, et parfois la violence et la folie. L'ubiquité symbolique peut se scinder. Tout se passe alors comme si un autre corps, le nôtre pourtant était présent au lieu d'origine : un corps fantôme qui, tel un membre coupé, habiterait le corps effectivement présent et réglerait ses gestes. Les tragédies ne sont pas loin en ce cas. Le plus souvent les situations engendrées, les formations symboliques produites par ce germe originaire, restent relativement bénignes. On cultive les différences simplement ; on se manifeste comme Corse, ou on se contente d'être comme on croit qu'on est, sans retrait ni provocation. Mais l'«ubiquité symbolique » ne s'abolit nullement dans la culture des différences. Elle se montre encore comme nostalgie, désir du retour. Certes, on ne court plus le risque de s'abandonner à un « corps fantôme ». Mais le corps qui est là demeure un peu incomplet : comme si le point d'adhérence, qui toujours l'attache à son « ici primordial », lui faisait mal. Il peut arriver enfin que cette « ubiquité symbolique » se manifeste comme l'exigence d'un nouvel enracinement et engendre le lieu ou la marque d'origine, loin de s'abolir, trouve son épanouissement. Ce lieu n'est jamais donné. Il se produit, ce qui est bien différent. Et il se produit en faisant violence. Mais à quoi ? Sans doute à ce que, symboliquement, j'ai nommé la « mer ». C'est la seule « chose » à quoi on puisse faire violence, au coeur de la situation de départ, puisque cette situation consiste dans l'unité d'un ici primordial et d'un ailleurs assumé. Reste donc ce qui les séparait, -au temps passé de l'enfance, lorsque l'insularité était vécue « en personne ». Ce qui les séparait, c'est-à-dire cette mer symbolique, l'indéterminé, la marque vive de l'« ailleurs » sans forme.

Cette violence qui écarte l'informe résulte-t-elle simplement d'un acte de décision ? Engage-t-elle simplement l'individu qui cherche l'affirmation de soi, son style en somme ? Nullement. La décision n'y suffit pas. Et il faut aussi l'ouverture à l'autre : se plier un peu à la violence d'autrui, donner accueil à la richesse qu'elle engendre. C'est alors seulement que l'« ailleurs » prend forme, et qu'il est fait violence au vide.

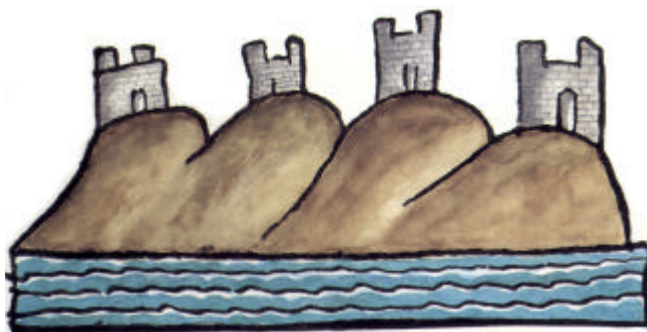
Tel fut, peut-être mon cas dans cette situation de départ à laquelle au début des années 1930, je fus « objectivement » contraint. Et de fait si, après tout ce temps, je me pose ces questions : pourquoi ai-je appris à aimer écrire le français ? pourquoi les langues anciennes ? pourquoi les mathématiques ? pourquoi ai-je pratiqué la philosophie de la façon dont j'ai tenté de le faire ? à ces questions je n'entrevois qu'une réponse: ce fut un appel qui venait du vide, du fond de cet infini visible dont la présence me portait à errer la nuit sur les quais d'Ajaccio. Ce n'était pas le désir du voyage. Mais l'exigence d'avoir à supprimer cela : ce vide justement. Y faire naître et y voir se déployer la précision, telle fut ma violence. C'est elle qui m'a rendu « philosophe », à la façon dont j'ai essayé de le devenir. Paris fut le lieu symbolique à son tour, où la mer fut effacée. C'est pourquoi sans doute s'y est constituée l'unité, que je ne peux déchirer, de mon « ici primordial » et de mon « ici culturel ». Pour moi ni Paris ni la Corse ne sont désormais « ailleurs ».

Si quelqu'un maintenant me posait cette question « es-tu un philosophe corse ? » je répondrais certainement ceci : « jamais je n'ai écrit en langue corse une ligne de philosophie. Mais là n'est pas l'essentiel. Je crois avoir pratiqué la forme de philosophie qu'exigeait mon origine. Dans ce champ aussi j'ai, autant que je l'ai pu, pourchassé l'indétermination, fait violence à la culture, effacé la mer, celle qui sépare et engloutit ».

Un mot encore, pour finir. Une île n'est pas seulement une unité géographique. Elle est un lieu d'où l'on rêve, d'où le regard se perd, mais où il peut se retrouver. Au Japon, à Kyoto, il y a un jardin Zen, pas très grand et bien délimité. Un seul regard en fait le tour. Pourtant il porte en lui l'infini. Il est fait de sables et de rochers, isolés comme autant d'îles. Les yeux fixés sur ces nés rocheuses, les moines méditent, pensant au néant des sables qui imitent la mer et ses vagues, à cet infini naissant de leur seul regard. Ont-ils résolu, dans la posture de leur corps immobile, le problème (effacer la mer) qui longtemps encore tourmentera les insulaires ?

Un lieu pour demeurer. Un lieu pour n'être nulle part. Lequel des deux désigne l'autre ?
Nul ne sait.

Jean Toussaint DESANTI.



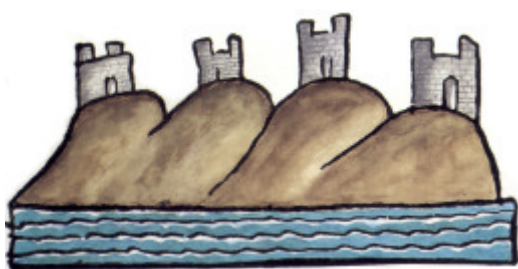
Programme

Colloque

« Îles. Expressions de l'imaginaire »

Au  **Coralia**
ACCOR hotels

<http://iles.over-blog.com> et <http://www.isulaviva.net>



« Îles. Expressions de l'imaginaire »

OUVERTURE :

Cynthia FLEURY philosophe, ouvre le colloque.

MATINEE :

INSULARITE ET ORIGINES ; LE MYTHE DE L'ETERNEL RETOUR

Dominique DESANTI Femme de Jean Toussaint DESANTI

Laurence PANCAZZI HAUTEMULLE Psychanalyste

Mireille GOUAUX-COUTRIX Universitaire « L'île dans la Tempête de William Shakespeare »

Jeanne TOMASINI Écrivain

Modération Ugo PANDOLFI Journaliste et Ecrivain

APRES-MIDI :

L'UBIQUITE SYMBOLIQUE ; PARTIR - REVENIR

« ...Un Corse ne s'exile pas, il s'absente... »

Dominicantone GERONIMI Linguiste

Jean-Pascal DI SAVONA Consultant Expert

Simone GUERRINI Conseiller Exécutif

Vincent CARLOTTI Ingénieur « Insularité et Internet, quelle ubiquité ? »

Modération Jean-Michel RAFFALLI Ecrivain

Confidences et confessions

Les conférenciers mis sur le gril par leurs auditeurs eux-mêmes...

De 14 heures à 19 heures dédicaces des auteurs insulaires.

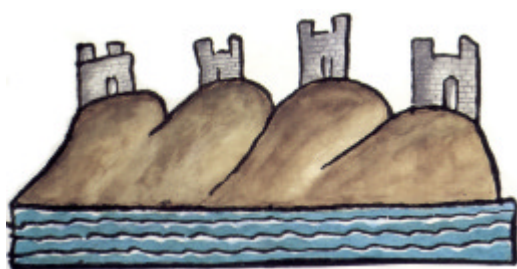
SOIR

VERNISSAGE

ANIMATIONS

Mistulata in Corsica

Créations de sons par DJ Angelik



« Îles. Expressions de l'imaginaire »

OUVERTURE

Xavier Gabriel CULIOLI

MATIN :

L'ILE D'ELLES : QUI FAIT LA CONNECTION ?

Julie TRISTANI Doctorante Université de CORTE

Dany VERMEULEN Anthropologue « L'île de mes morts... »

Lili PISSENLIT Écrivain « les aventures d'Olive... »

Sylvianne PANTIGNY Ecrivain « l'île prégnante dans l'écriture »

Danièle PIANI Éleveur et Écrivain

Marie-Ange BIASINI Jeunesse et Sports « la place de la femme dans l'île... »

Modération : Jeanne-Marie SIMEONI

APRES-MIDI :

INSULARITE ET DESTINEES EXTRAORDINAIRES :

Xavier Gabriel CULIOLI « La terre des seigneurs »

Paul ORSATTI Consultant formateur « Une vie de foot... »

Antoine Marie GRAZIANI « Pascal PAOLI »

Marie-José CESARINI DASSO « Brigida femme médecin au XVII^e siècle »

Modération : Paul ANTONIETTI Écrivain

Cynthia FLEURY clôture le colloque

ANIMATIONS

Les participants

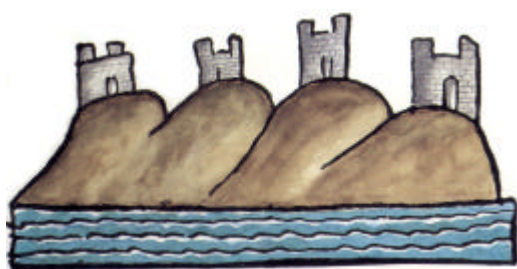
Colloque

« Îles. Expressions de l'imaginaire »



<http://iles.over-blog.com>
<http://www.isulaviva.net>





« Îles. Expressions de l'imaginaire »

Cynthia Fleury

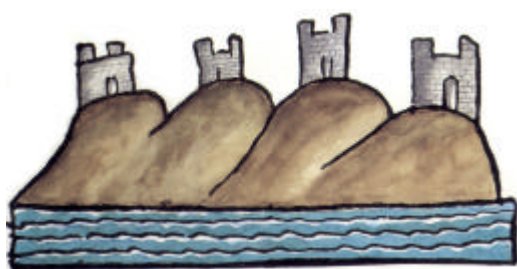


Cynthia Fleury est Research Fellow et Associate Professor à l'American University of Paris (School of Government). Ses travaux portent sur les conduites entropiques des démocraties, les outils de régulation démocratique et de gouvernance publique. Dans le cadre du CNRS (UPS 2262), ses travaux portent sur l'impact des nouvelles technologies de l'information et de la communication sur la définition des enjeux et des dispositifs démocratiques, ainsi que sur la refonte d'une théorie du politique dans le cadre d'une théorie de la communication.

Elle est Maître de Conférences à l'IEP de Paris. Sa conférence porte sur les « Principes, les Pratiques et les Pathologies des démocraties adultes » (Enjeux Politiques) et l'usage pervers ou rénové des fondamentaux démocratiques.

Elle a publié plusieurs livres dont *Dialoguer avec l'orient*, (2004, PUF), *Les pathologies de la démocratie* (Fayard, 2005) et *Imagination, imaginaire, imaginal* (PUF, 2006).

Elle est Conseiller scientifique du programme « Cap sur la diversité », « programme départemental de communication, de formation et de réflexion pour une politique active d'intégration et pour l'égalité ».



« Îles. Expressions de l'imaginaire »

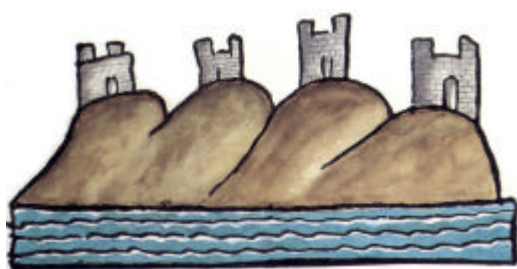
Sylviane Pantigny



J'ai toujours écrit, c'est sans doute une banalité de le dire. Depuis juillet 2000 je vis en Corse tout le temps et je me consacre à cette passion, l'écriture. Ce n'était pas le cas « avant ». J'étais enseignante (directrice d'école maternelle) en région parisienne, plus exactement en Seine saint Denis à Noisy-le Grand et j'adorais mon métier.

Cette rupture dans le déroulement de mon ancienne vie s'est opérée à la suite de problèmes de santé à l'origine d'un congé longue durée. Le choix de la Corse s'est fait sous le signe de l'amour. Mon projet le plus cher étant l'écriture et la publication de romans, je pense que qui veut me connaître n'a qu'à me lire. Cette formulation semble peut-être abrupte, mais les mots des livres, et les livres sont pour moi comme des bouteilles à la mer. Ce sont les lecteurs qui redonnent vie aux mots, qui se les approprient.

Un second roman doit sortir aux éditions Albiana à la fin 2006, début 2007, un troisième en cours d'écriture devrait être achevé à la fin de cette année.



« Îles. Expressions de l'imaginaire »

Julie Birmant



Journaliste, productrice de documentaires à France-culture, auteur, je m'attache à éviter l'étiquetage, attirée par ceux qui ont réussi à ne se couler dans aucun moule, dont le trajet suit ses propres lois, dont la volonté sait être infléchie par le vol d'un papillon, par le chant d'une sirène.

Parmi mes documentaires radiophoniques : ...et femmes et drôles avec notamment Yolande Moreau, La Shoah en Roumanie avec le témoignage poignant d'Isaac Chiva, subversion Crème et Bazooka avec l'entarteur Noël Godin et quelques autres joyeux insoumis.

Parmi mes travaux éditoriaux : des poèmes, des chroniques, des articles, des travaux illicites, des projets secrets et, en préparation, une série romanesque et archéologique pour la jeunesse chez Gallimard.

LISTE



Intervenant(e)s :

Dominique DESANTI Ecrivain, Femme de **JT DESANTI** [PARIS]
Laurence PANCRAZI-HAUTEMULLE Psychanalyste [AJACCIO]
Simone GUERRINI Elue Territoriale CTC [AJACCIO]
Antoine-Marie GRAZIANI Historien - CNRS [AJACCIO]
Sylvianne PANTIGNY Ecrivain (éditions ALBIANA) [PORTO POLLO]
Marie-Ange BIASINI Jeunesse et sports [AJACCIO]
Dominique Antoine GERONIMI Linguiste [AJACCIO]
Paul ORSATTI Formateur Consultant [QUENZA]
Cynthia FLEURY Philosophe Professeur Ecrivain [Paris]
Josette CESARINI DASSO Ecrivain (édition DCL – France - Europe) « La Bandite » [AJACCIO]
Mireille GOUAUX-COUTRIX Universitaire [NICE]
Danièle VERMEULEN Anthropologue (édition ALBIANA) [AJACCIO]
Jean-Pascal DI SAVONA Consultant [AJACCIO]
Lili PISSENLIT Ecrivain [BASTIA]
Vincent CARLOTTI Ingénieur [AJACCIO]
Julie BIRMANT Journaliste (France Culture) Ecrivain (GALLIMARD) [PARIS – BONIFACIO]
Xavier CULIOLI Ecrivain [AJACCIO]
Danièle PIANI Eleveur Ecrivain [SARI D'ORCINO]
Julie TRISTANI DOCTORANTE [PIETROSO]

Présentation :

Cynthia FLEURY Philosophe [Paris] Ouvre le colloque
Xavier CULIOLI Ecrivain [AJACCIO]
Nathanaël MAÏNI Comédien lecture du texte « Effacer la mer » de **Jean Toussaint DESANTI**
Toni CASALONGA Plasticien présente Jean Toussaint DESANTI [PIGNA]

Modération :

Ugo PANDOLFI Journaliste Ecrivain [BASTIA]
Jean-Michel RAFFALLI Ecrivain [AJACCIO]
Jeanne-Marie SIMEONI Professeur [AJACCIO]

Artistes exposants :

Morio MATSUI	Peintre	[JAPON - AJACCIO]
Joseph ZANNI	Peintre	[AJACCIO]
Laurie Sara GUECHGACHE	Peintre (et son école)	[AJACCIO]
Valérie LECCIA	Peintre	
Marie CAMILLI	Peintre	
Lucie FEDERZONI	Peintre	
Annie SICHİ	Peintre	
Joëlle Mathéa	Peintre	
Viviane FAIVRE-VELLA	Peintre	[AJACCIO]
Mathéa STEFANACCI	Peintre	[AJACCIO]
Nadine ASTRUCH	Sculpteur	[AJACCIO]
Antoine PERETTI	Sculpteur	[LEVIE]
MARIKO	Sculpteur	[AJACCIO] et son école
Xavier CHILINI	Sculpteur	[AJACCIO]
Atelier du verre OSSIDIANA	Artisanat de Corse	[AJACCIO]
Jacqueline LEBEL	Mosaïque	[CALCATOGGIO]
Diana SALICETTI	CHANT Groupe L'ALTAGNA	[AJACCIO]
DJ ANGELIK	Créatrice de sons	[AJACCIO]
MONTERA MUSIC	Créateurs de sons	[BASTIA]
Andria SANTARELLI	Plasticienne	[AJACCIO]
André ORTUNO	Photographe	[AJACCIO]
Ophélie LUNA	Photographe	[AJACCIO]
Vincent MIGEAT-PINELLI	Photographe	Nouvel Observateur [PARIS-TIUCCIA]

Organisation :

BTS Lycée Laetitia Bonaparte (Emilie, Marine, Gwladys, Elodie)

Angelina BATTISTELLI	CNRS	[AJACCIO]
Jackie RAIMONDI		[AJACCIO]
Marianne TESSIER		[AJACCIO]
Paula CECCALDI	Journaliste réalisatrice	[PARIS]
Julia ALBERTINI	Professeur	[CORTE]
Marie GUIDONI	Peintre Professeur	[CORTE]
Carole LECA		[AJACCIO]
Marie-Line LIBERTI		[PERI]
Nicole CALZARONI		[AJACCIO]
Patricia RIPNEL	Ecrivain	[NANTES]
Françoise GERVAIS		[PARIS]
Nathalie RONFOLA		[AJACCIO]
Sandrine DESMORTEAUX		[AJACCIO]
Anne-Sophie CASANOVA		[AJACCIO]

Comité de parrainage :

Toni CASALONGA	Plasticien	[PIGNA]
Jean René LAPLAYNE	Directeur du journal La Corse	[AJACCIO]
Ange CASTA	Président de la SCAM	[PARIS]
Jean-François BERNARDINI	Auteur compositeur	[CORSE]
Jacques POMONTI	Consultant expert	[PARIS]
Sébastien GIUDICELLI	Professeur en médecine	[SAN MARTINO DI LOTA]
Georges RAVIS-GIORDANI	Anthropologue	[MORSIGLIA]

Contacts Presse :

Oumy SONKO	Journaliste Communication	[PARIS]
Claudine BUCOUR	Responsable Presse	[PARIS]
Sorya GHERRAM	Responsable communication	[PARIS]
Céline PRUGNETA	Université de Corse	[AJACCIO]
Mariana BOZZI	Université de Corse	[AJACCIO]

Bloggers et Internet :

Eric SCHNEIDER		[AJACCIO]
Laurent SALINI		[BASTELICACCIA]
Pierre-Paul BATTESTI		[CALCATOGGIO]
Dominique TIERI	Réalisatrice	[PARIS]
Alexandra SALVINI		[AJACCIO]

Partenaires :

Le Groupe ACCOR « Hôtel CORALIA »
La Poste de Corse
Le lycée Laetitia BONAPARTE [section BTS – ADS]
Collectivité Territoriale de CORSE
RCFM
MITIC (CTC)
La ville d'Ajaccio
AMPAR-CARLI
SNM
Agence du Tourisme de la Corse
LA SITEC
AFICom
EVENTCOM
Le journal « La CORSE votre Hebdo »
ALBUM
La Plume d'Or
Corsica Polar, Etc.